French Language Studies **14** (2004), 149–168, © Cambridge University Press
DOI: 10.1017/S0959269504001620

Commencer: *la suite, mais pas encore la fin*

BERT PEETERS

University of Tasmania

(Received June 2003; revised March 2004)

ABSTRACT

L'objectif de cet article est de revoir et d'approfondir la description du verbe *commencer* entreprise dans Peeters (1993b), en profitant de l'enseignement de Georges Kleiber, dont nous exploitons le principe de la *métonymie intégrée* et l'idée que la construction *commencer* + *objet direct* est d'ordre *métaphorique*. Ce n'est qu'un début, puisqu'on s'occupera avant tout des constructions du type '*commencer à* + infinitif'. Comme, depuis 1993, d'importants progrès ont été réalisés dans le domaine de la *métalangue sémantique naturelle* d'Anna Wierzbicka, que notre description avait pour but de faire mieux connaître, une mise à jour s'impose de ce côté-là aussi.

1 INTRODUCTION

En 1999, dans ses *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*, Georges Kleiber présentait, avec la perspicacité qu'on lui connaît, les doutes qu'il nourrissait depuis quelque temps à propos des solutions avancées au cours des années par d'autres linguistes qui s'étaient efforcés de mieux comprendre le fonctionnement des structures du type *commencer un livre*, structures secondaires, voire anomales, dans la mesure où l'argument objet prototypique du verbe *commencer* est un infinitif plutôt qu'un nom (anomalie syntaxique), et exprime un événement ou un processus plutôt que de renvoyer à une entité (anomalie sémantique). A son tour, Kleiber essayait d'y voir clair, et à cette fin il proposait une piste dite *métaphorique*. Si ses critiques et ses hypothèses, formulées antérieurement dans trois articles (Kleiber, 1997, 1998a, 1998b) dispersés dans des revues et des actes, ont retenu mon attention, c'est que j'étais de ceux qu'il visait explicitement (Peeters, 1993b) et, qui plus est, qu'il m'attribuait des prises de position dans lesquelles j'avais du mal à me reconnaître. Il me reprochait notamment d'épouser un point de vue elliptique selon lequel un infinitif omis doit être récupéré lors du décodage.

Les précisions qui s'imposaient ont été publiées ailleurs (Peeters, 2002a); l'objectif des réflexions qui suivent est de revoir et d'approfondir la description d'il y a onze ans, en profitant au maximum de l'enseignement de notre collègue de Strasbourg, dont nous exploiterons en outre le principe de la *métonymie intégrée* (voir entre autres Kleiber, 1994, 1995). Ce ne sera qu'un début, puisque notre attention sera dirigée avant tout vers les constructions du type '*commencer à* + infinitif'. Comme, depuis la publication de Peeters (1993b), d'importants progrès ont été réalisés dans

https://doi.org/10.1017/S0959269504001620 Published online by Cambridge University Press

le domaine de la *métalangue sémantique naturelle* (MSN) d'Anna Wierzbicka, que notre description avait pour but de faire mieux connaître, une mise à jour s'impose de ce côté-là aussi.[1]

2 '*commencer à* + infinitif': premiers correctifs à la description de peeters (1993b)

Au début des années quatre-vingt-dix, le programme scientifique d'Anna Wierzbicka était toujours, pour la grande majorité des linguistes d'expression française et des spécialistes du français, une *terra incognita*. Peu d'entre eux se rendaient compte que la recherche des *primitifs sémantiques* tels que les concevaient Wierzbicka et ses disciples, autrement dit l'identification des universaux du lexique qui étaient en même temps des éléments sémantiquement simples, c'est-à-dire indécomposables et intuitivement intelligibles, s'inscrivait de plus en plus dans le cadre très ambitieux de la recherche d'une *métalangue sémantique naturelle* (*MSN*) à deux composantes, l'une lexicale, l'autre grammaticale, celle-ci inspirée par le même souci d'universalité que celle-là. Aspect un peu délaissé jusqu'alors, il était devenu impératif de veiller à ce que la syntaxe utilisée afin de relier les primitifs sémantiques entre eux soit aussi simple, aussi intuitivement intelligible et aussi universelle que les primitifs eux-mêmes. Que la métalangue sémantique naturelle, grâce à laquelle il devait être possible de décrire d'une façon culturellement aussi peu colorée, aussi universelle que possible, les mots, les structures, les normes communicatives et les valeurs culturelles des langues du monde, pouvait être utile aux spécialistes de la langue française, et qu'elle pouvait leur rendre service dans leurs propres recherches, c'était, on le comprendra, une idée très peu répandue à l'époque. Le numéro 98 de la revue *Langue française* (Peeters, 1993a), qui cherchait à mettre fin à cet état de choses, a eu un impact qui est loin d'être négligeable. On y trouve notamment un article de l'auteur de ces lignes, contenant, parmi autres choses, une description des constructions du type '*commencer à* + infinitif'. Le sens de ces constructions y fut explicité dans une soi-disant *formule sémantique*, qui, s'appuyant en partie sur les descriptions antérieures de Nef (1980) et de Gardies (1981), se présentait de la façon suivante (Peeters, 1993b: 29):[2]

(1) *au moment t, X commence à Z* =
avant t, il n'y a pas de Z
à t, il y a Z
on ne peut pas savoir à t: il y aura plus de Z après maintenant
on peut penser à t: il y aura plus de Z après maintenant

[1] Les progrès concernent aussi bien le lexique de la métalangue que sa grammaire. On trouvera, en appendice, la version la plus récente du lexique. Les possibilités grammaticales de la MSN sont illustrées dans le texte. Pour une introduction rédigée en français, voir Peeters (2002b). Pour le détail des derniers développements, cf. Goddard & Wierzbicka (2002). Pour une perspective romane, cf. Peeters (à paraître).

[2] *t* et *Z* n'appartiennent pas au lexique universel de la métalangue; ce sont des éléments contextualisants, sans lesquels il est impossible d'expliciter le sens des structures grammaticales d'une langue.

https://doi.org/10.1017/S0959269504001620 Published online by Cambridge University Press

On voit immédiatement que la formule (1) est d'une complexité, ou du moins incorpore des éléments qui sont d'une complexité, susceptible d'affecter la clarté (et, partant, l'intelligibilité universelle) de l'ensemble. En effet, tout en correspondant *sémantiquement* à l'infinitif *Z* de l'en-tête, le *Z* au sein de la formule n'est pas lui-même un infinitif, mais un syntagme *nominal* 'plus ou moins abstrait' (*ibid.*). Autrement dit, (1) est équivalent à (2):

(2) *au moment t, X commence à* Z_{inf} =
avant t, il n'y a pas de $Z_{n.abstr}$
à t, il y a $Z_{n.abstr}$
on ne peut pas savoir à t: il y aura plus de $Z_{n.abstr}$ après maintenant
on peut penser à t: il y aura plus de $Z_{n.abstr}$ après maintenant

C'est à la suite d'une décision consciente que ce niveau de complexité fut adopté: la raison d'être des $Z_{n.abstr}$ était liée au désir d'éviter les renvois explicites au sujet *X*. Certes, il aurait été parfaitement possible d'expliciter le sens d'un énoncé tel que (3) à l'aide de la formule (4), ainsi que le montre l'explicitation donnée dans (5):

(3) L'orchestre commence à jouer.

(4) *au moment t, X commence à* Z_{inf} =
avant t, X ne $Z_{prés}$ pas
à t, X $Z_{prés}$
on ne peut pas savoir à t: X $Z_{fut.s}$ après maintenant
on peut penser à t: X $Z_{fut.s}$ après maintenant

(5) *au moment t, l'orchestre commence à jouer* =
avant t, l'orchestre ne joue pas
à t, l'orchestre joue
on ne peut pas savoir à t: l'orchestre jouera après maintenant
on peut penser à t: l'orchestre jouera après maintenant

Néanmoins, cette approche, qui a pour elle l'avantage de la simplicité, fut écartée dans la description de 1993 à cause de l'existence d'énoncés tels que (6):

(6) Les coureurs commencent à arriver aux Champs-Elysées.

Puisque, de toute évidence, ce ne sont pas les mêmes coureurs qui arrivent 'à t' et 'après t', il était censé impossible de s'exprimer avec toute la précision désirable, car cela aurait abouti à la nécessité d'adopter des sujets différents d'une composante à l'autre (et donc une formule sémantique distincte pour les constructions où l'infinitif est un verbe *ponctuel*):

(7) *au moment t, les coureurs commencent à arriver* =
avant t, **aucun coureur** n'arrive
à t, **certains coureurs** arrivent
on ne peut pas savoir à t:
plus de coureurs arriveront après maintenant
on peut penser à t:
plus de coureurs arriveront après maintenant

https://doi.org/10.1017/S0959269504001620 Published online by Cambridge University Press

En vertu de l'hypothèse (implicite) qu'il fallait réduire au minimum le nombre de formules sémantiques distinctes et veiller à ce que chacune ait une portée aussi générale que possible, il était impératif d'éviter les renvois au sujet. Une autre explicitation, à savoir (8), qui correspond à la formule (1), était jugée préférable:

(8) *au moment t, les coureurs commencent à arriver* =
avant t, il n'y a pas d'arrivées
à t, il y a des arrivées
on ne peut pas savoir à t: il y aura plus d'arrivées après maintenant
on peut penser à t: il y aura plus d'arrivées après maintenant

Une deuxième caractéristique de la formule (1) qui mérite d'être mise en relief est qu'en fait, loin de refléter l'état de la question dans le domaine des recherches wierzbickiennes, elle était *en avance* sur son époque. Il s'y était glissé, de façon subreptice, un certain nombre d'éléments qui n'avaient pas encore été admis dans le lexique de la MSN. Le primitif AVANT ne figure de plein droit dans le lexique de la MSN que depuis 1994, année de la publication des résultats du projet *Semantic and lexical universals* (Goddard et Wierzbicka, 1994). Même l'inclusion du primitif APRÈS était relativement récente à l'époque, et Wierzbicka s'est demandé pendant quelque temps si le meilleur choix – car elle était convaincue qu'il fallait choisir – était APRÈS *ou* AVANT. Les primitifs IL Y A, PLUS et MAINTENANT, quant à eux, figurent pour la première fois dans Wierzbicka (1996).[3]

Il faut se garder de conclure sur la base de ces quelques remarques qu'à cause de son caractère radical et révolutionnaire, à cause du recours résolu à des primitifs non encore confirmés, mais qui allaient l'être, la description de 1993 reste à l'abri de toute critique. En réalité, quoique soigneusement échafaudée, sur la base de dizaines d'exemples tirés pour la plupart d'une variété de sources littéraires du vingtième siècle, elle se prête à plusieurs corrections.

Revenons tout d'abord à la raison d'être du $Z_{n.abstr}$ dans la formule (1), qui est à mettre en rapport avec l'absence de renvois au sujet *X*. Que le lien entre Z_{inf} et $Z_{n.abstr}$, des plus directs dans (8), puisse être problématique, du fait de l'inexistence d'un nom abstrait approprié, est assez facile à prouver. Il suffit de reprendre l'énoncé (3): on verra aussitôt que toute tentative d'éviter le recours au sujet pose inévitablement la question de savoir quel est le syntagme nominal 'plus ou moins abstrait' qu'il faudra faire correspondre à l'infinitif *jouer*. On pourrait dire, tout au plus, qu'avant *t* il n'y a pas de musique, mais il paraît relativement arbitraire d'imposer au nom *musique* le statut de syntagme nominal abstrait correspondant à l'infinitif *jouer*.

[3] MOMENT (angl. TIME), implicitement utilisé tout au long de la formule, est un allolexe combinatoire de QUAND (WHEN), utilisé dans des contextes canoniques tels que EN CE MOMENT (AT THIS TIME), A UN AUTRE MOMENT (AT ANOTHER TIME), AU MÊME MOMENT (AT THE SAME TIME). On se gardera de confondre MOMENT avec le nouveau primitif INSTANT (qui, lui, correspond au primitif anglais MOMENT). Autrement dit, le primitif anglais MOMENT et l'allolexe français MOMENT sont . . . de faux amis.

https://doi.org/10.1017/S0959269504001620 Published online by Cambridge University Press

Autrement dit, ni (1) ni (4) ne semblent convenir. (1) est problématique s'il s'agit d'expliciter (3); et (6) ne se laisse pas expliciter à l'aide de (4). Faut-il se résoudre à recourir à plus d'une formule sémantique afin de décrire d'une façon appropriée les constructions du type '*commencer à* + infinitif'? Ce serait effectivement une solution possible que d'adopter une explicitation distincte pour les constructions du type *Les X commencent à* $Z_{inf.ponctuel}$. Il y a cependant une solution plus élégante basée sur le principe de la *métonymie intégrée* (Kleiber, 1994, 1995, 1999b; cf. aussi Peeters, 1998). Ce principe se laisse illustrer de façon ludique à l'aide d'une plaisanterie de Maurice Biraud, fameuse à l'époque de la guerre au Vietnam (Kleiber, 1994: 174). Deux Viet-Congs se rencontrent. L'un d'eux s'informe auprès de l'autre: 'Tu as entendu la nouvelle? Les Américains ont débarqué sur la lune!' Et l'autre de s'exclamer, avec un sourire radieux: 'Vraiment! Tous?'.

On aura compris de quoi il s'agit: pour qu'on puisse dire que les Américains ont débarqué sur la lune, ou que les Alsaciens boivent de la bière, ou que mon pantalon est sale, il n'est pas nécessaire: (a) que *tous* les Américains aient débarqué sur la lune; (b) que *tous* les Alsaciens boivent de la bière; (c) que *tout* mon pantalon soit sale. Il suffit: (a) qu'un ou deux Américains aient mis pied sur la lune; (b) que la majorité des Alsaciens boivent de la bière; (c) qu'il y ait au moins une petite tache quelque part sur mon pantalon. La *saillance* des Américains sur la lune, des Alsaciens buveurs de bière et de la tache sur mon pantalon est telle qu'une généralisation, quelque incongrue qu'elle soit quand on la prend au pied de la lettre, reste cependant acceptable d'un point de vue cognitif. On peut expliquer de la même façon le fait qu'il est possible de dire qu'une personne est bronzée, alors qu'en réalité seule la peau de cette personne est en cause (et encore ne s'agit-il pas de la totalité de la peau!), et ainsi de suite. Le principe de la métonymie intégrée a de nombreuses autres applications, que nous n'avons pas l'occasion de résumer ici.

Quel est le rapport, se demandera-t-on, entre la métonymie intégrée et la description en MSN des constructions du type '*commencer à* + infinitif'? Elle permet de faire d'une pierre deux coups: il n'est plus nécessaire de recourir à un $Z_{n.abstr}$ et il est inutile de vouloir éviter le recours au sujet *X* dans les explicitations. Il paraît tout à fait possible, aussi bien au moment où les premiers coureurs arrivent qu'à celui où il en arrive d'autres, de dire que *les* coureurs arrivent. La solution que nous préconisons aujourd'hui consiste donc à maintenir après tout les renvois au sujet, c'est-à-dire à généraliser la formule (4), en faisant valoir que l'arrivée de certains coureurs au moment *t* et d'autres coureurs plus tard est suffisamment saillante pour être attribuée aux coureurs tout court. Les sous-ensembles ('certains coureurs' et 'd'autres coureurs') sont *intégrés* à l'ensemble ('les coureurs') par *métonymie*. On aura donc, conformément à la formule (4):

(9) *Les coureurs commencent à arriver* =
avant t, les coureurs n'arrivent pas
à t, les coureurs arrivent
on ne peut pas savoir à t: les coureurs arriveront après maintenant
on peut penser à t: les coureurs arriveront après maintenant

https://doi.org/10.1017/S0959269504001620 Published online by Cambridge University Press

Deux autres corrections s'imposent, qui trouvent leur origine dans des progrès non encore mentionnés, réalisés dans le domaine de la MSN au cours des dix dernières années. D'abord, du point de vue syntaxique, l'hypothèse non encore falsifiée que SAVOIR et PENSER admettent de façon universelle une proposition subordonnée favorise l'abandon d'une forme de discours direct quelque peu forcé qui, en dépit des apparences, n'est pas vraiment plus simple. (4) est à réviser comme suit:

(10) *au moment t, X commence à* Z_{inf} =
avant t, X ne $Z_{prés}$ pas
à t, X $Z_{prés}$
on ne peut pas savoir que X $Z_{fut.s}$ après t
on peut penser que X $Z_{fut.s}$ après t

Ensuite, la notion d'*allolexie verbale* (traduction de l'anglais *inflectional allolexy*; cf. Peeters, 2004) permet qu'on se serve de l'imparfait plutôt que du présent dans la première composante de la formule et justifie *post factum* l'emploi du futur dans les troisième et quatrième composantes. Ni l'imparfait ni le futur n'ont le statut de temps verbal primitif et universel; seul le présent peut y prétendre. Si, dans une formule rédigée dans la version française de la MSN, l'utilisation d'autres temps tels que l'imparfait et le futur simple est tolérée (voire encouragée), c'est qu'au sein des formules wierzbickiennes ils sont en distribution complémentaire avec le présent: ils sont l'un et l'autre 'automatiques', c'est-à-dire grammaticalement conditionnés par la présence des repères *avant t* et *après t*. (10) doit être amendé de la façon suivante:

(11) *au moment t, X commence à* Z_{inf} =
avant t, X ne Z_{impf} pas
à t, X $Z_{prés}$
on ne peut pas savoir que X $Z_{fut.s}$ après t
on peut penser que X $Z_{fut.s}$ après t

Enfin, si au lieu de Z_{inf}, Z_{impf} etc. on adopte le néologisme *zinfer* (où on reconnaîtra l'abréviation Z_{inf}), on arrivera à une formule bien plus 'lisible':

(12) *au moment t, X commence à zinfer* =
avant t, X ne zinfait pas
à t, X zinfe
on ne peut pas savoir que X zinfera après t
on peut penser que X zinfera après t

A l'instar de *t* et de *X*, le néologisme *zinfer* n'est admis dans la formule qu'en tant qu'élément contextualisant (cf. note 2).[4]

[4] Il faut peut-être aller plus loin encore et éliminer les propositions principales 'on ne peut pas savoir à t' et 'on peut penser à t' (voir Peeters, 1993b pour les raisons qui m'avaient amené à m'exprimer de la sorte). Cela simplifierait la description de la situation 'après t'. Pour rendre compte de certaines agrammaticalités, il faudrait dans ce cas-là 'enrichir' la deuxième

https://doi.org/10.1017/S0959269504001620 Published online by Cambridge University Press

Tableau 1.

	Formule	Exemple
(a) X commence à Z	A	elle commence à chanter
(b) X commence de Z	A	elle commence de siffler
(c) X commence par Y	B	elle commence par voyager
(d) X commence par Y (Y déverbal)	B	elle commence par une visite
(e) X commence par Y (Y non déverbal)	A	elle commence par l'église
(f) X commence (comment/où/quand)	C	le festival commence à midi
(g) X commence (à Z)	A	c'est toi qui commences
(h) X commence Y	A	elle commence un livre

3 LA PISTE MÉTAPHORIQUE . . . ÉCLAIRÉE ET ENRICHIE

La formule sémantique que nous venons de mettre à jour ne cherchait pas tout simplement à expliciter les constructions du type '*commencer à* + infinitif'; elle était déclarée appropriée à rendre compte de diverses autres constructions. Trois formules étaient censées suffisantes afin de décrire les huit 'cadres syntaxiques du français moderne où le verbe *commencer* peut apparaître' (Peeters, 1993b: 37). La liste de ces 'cadres' et des formules correspondantes est reproduite ci-dessus (Tableau 1), avec des exemples illustratifs. La formule *A* est celle que nous venons de re-formuler, B et C (voir *ibid.*: 31–35) sont des formules différentes.

Indissolublement lié au postulat du nombre de formules requises était celui qu'au moment du décodage d'une instance de la construction (h), par exemple, il suffisait que l'interprétant supplée 'un morceau d'information qui rigoureusement parlant est redondant (s'il ne l'était pas, l'infinitif n'aurait pas pu être laissé inexprimé)' (Peeters, 1993b: 37). Pour achever la description, il ne restait ensuite qu'à couler l'interprétation amorcée dans le moule de la formule sémantique appropriée.

Que l'existence de *contraintes* sur les constructions du type '*commencer* + objet direct' ait pu m'échapper en 1993 me laisse perplexe, puisque j'avais pris connaissance des travaux de Verbert (1979, 1980, 1985), où certaines de ces contraintes sont mises en évidence. Depuis, plusieurs autres auteurs se sont penchés sur la question, ce qui a conduit à des prises de position très diverses. Pour une évaluation critique, on se tournera vers Kleiber (1999a) ou bien vers Peeters (2002a).

Tout bien considéré, l'hypothèse la plus solide, celle qui constitue sans aucun doute l'apport le plus original de ces dernières années à un débat qui continue, semble être la piste dite *métaphorique* de Kleiber. C'est au linguiste de Strasbourg que revient le mérite d'avoir signalé que le sens du verbe *commencer* dans les constructions

composante. Des recherches futures devront indiquer si la meilleure formule n'est pas du type

X ne zinfait pas avant t
à t, X fait quelque chose
X zinfe
X zinfera après t

https://doi.org/10.1017/S0959269504001620 Published online by Cambridge University Press

du type *commencer un livre* semble être le résultat d'une extension *métaphorique* du sens premier réalisé dans la construction prototypique '*commencer à* + infinitif'. On passe du domaine temporel (celui du verbe *commencer*, marqueur de la première partie d'un événement, *et* celui de l'infinitif qui exprime cet événement) à un domaine non temporel (celui auquel appartient l'objet direct). Ce passage s'accompagne de contraintes différentes aussi bien sur le sujet que sur l'objet. Il ne faut rien d'autre pour expliquer: a) ce qui peut et ne peut pas se dire, b) comment il faut interpréter ce qui peut se dire, et c) pourquoi ce qui ne peut pas se dire ne se dit pas, en dépit du fait que parfois une interprétation paraît entièrement possible.

Bien plus que les tentatives d'autres auteurs, la piste métaphorique envisagée par Kleiber ouvre la voie à une meilleure compréhension non seulement des constructions du type *commencer un livre* (objet direct non procédural, emploi métaphorique du verbe *commencer*), mais aussi de celles des types *commencer une descente* (objet direct procédural, emploi non métaphorique du verbe *commencer*) et *commencer à descendre* (infinitif, emploi également non métaphorique du verbe *commencer*). L'exposé de Kleiber manque cependant de clarté (contrairement à ses réflexions sur les traitements antérieurs de la question): les propriétés essentielles du verbe *commencer* qu'il croit pouvoir distinguer et qu'il s'agit de transposer dans un cadre non temporel sont difficiles à démêler. En outre, il y a, nous semble-t-il, des points discutables et des omissions. Aussi n'est-il guère étonnant que certains n'aient pas été convaincus des mérites de l'approche kleiberienne. Il s'agirait, selon Frath (2002: 169) d'une explication 'par règles prédicatives ou cognitives' dont on peut se passer puisqu'elle est loin de rendre la description détaillée du lexique (p.ex. du mot *livre*) superflue. A l'en croire, on pourrait se contenter de ce qu'il appelle une 'description sémiotique' du lexique: 'le recours aux règles n'explique rien' (Frath, 2002: 178). Inutile de dire qu'il s'agit d'un point de vue extraordinaire que beaucoup de linguistes auront du mal à partager: c'est précisément la formulation de règles et de mécanismes de toutes sortes qui a permis de mieux comprendre pourquoi ce qui se dit à l'aide de l'une des structures ne se laisse pas nécessairement exprimer à l'aide de l'autre. Le recours à des règles a abouti à une meilleure compréhension du fonctionnement du verbe *commencer*. Sans règles, la linguistique perd une très grande partie, voire même la totalité, de son pouvoir de *prédiction*; et s'il est vrai qu'il ne faut pas vouloir tout prédire, il est tout aussi naïf de se résigner à ne rien prédire du tout.

Plutôt que de résumer l'exposé de Kleiber et de formuler des critiques après coup (à la façon de Frath, 2002, dont l'exposé prouve que la piste métaphorique avait besoin d'être retracée avec plus de précision), nous reprendrons à notre compte l'idée de base et nous frayerons notre propre chemin. Alors que Kleiber s'est taillé dans la brousse métaphorique un passage à la pioche et que Frath l'a suivi mais, s'y étant mis sans pioche, s'est déclaré déçu à l'arrivée, nous avons emprunté la pioche de Kleiber, fraîchement aiguisée, pour 'élargir la piste'. Afin de mieux faire ressortir les analogies et les différences, nous présenterons les plans temporel et non temporel en même temps. Nous nous efforcerons aussi de montrer qu'ils doivent être conçus comme des plans prototypiques, et que certains écarts sont permis.

https://doi.org/10.1017/S0959269504001620 Published online by Cambridge University Press

La présentation diffère sensiblement de celle qui figure dans Peeters (2002a). Elle s'écarte à ce point de ce qu'on lit sous la plume de Kleiber qu'afin de ne pas trop l'alourdir nous n'avons pas toujours explicitement indiqué en quoi nos propositions s'éloignent des siennes.

a) *Commencer* découpe dans la dimension temporelle de l'événement exprimé par l'infinitif ou l'objet direct procédural une *séquence d'unités ordonnées*. Il va sans dire que les notions de 'séquence' et de 'ponctualité' s'excluent: on explique ainsi la difficulté qu'on a de faire figurer, dans les constructions qui nous occupent, des verbes tels que *sortir*, *arriver*, *perdre* etc., ou bien des objets directs tels que *sortie*, *arrivée*, *perte* etc. Si la ponctualité des verbes dits ponctuels peut être annulée grâce à une contextualisation appropriée, celle des objets directs correspondants est d'une rigidité qui ne semble permettre aucune flexibilité. On opposera ainsi (13) et (14) ci-dessous:

(13) Les rats commencent à sortir.
(14) *Les rats commencent leur sortie.

C'est également une *séquence d'unités ordonnées* que découpe le verbe *commencer* dans la dimension non temporelle d'un objet direct non procédural. Les seules dimensions non temporelles qui se présentent comme des séquences d'unités ordonnées sont d'ordre spatial; les séquences peuvent être unidimensionnelles (longueur, largeur, profondeur, hauteur, épaisseur), bidimensionnelles (surface) ou tridimensionnelles (volume). Le poids, par contre, ne se présente guère comme une séquence *ordonnée*, d'où l'impossibilité d'avoir, par exemple, (15).

(15) *Benoît commence 100 kilos.
[interprétation 'peser'].

En termes métaphoriques, les passages du domaine temporel au domaine spatial sont en quelque sorte inattendus. La conceptualisation du spatial en termes temporels va à l'encontre de la métaphore générale conventionnelle que Lakoff et Johnson (1985: 51–53) décrivent à l'aide de la formule LE TEMPS, C'EST L'ESPACE. La piste métaphorique de Kleiber est une instance de la formule opposée, à savoir L'ESPACE, C'EST LE TEMPS. Cette métaphore-ci est bien plus rare que celle-là, et c'est peut-être ce qui explique qu'on n'y ait pas pensé plus tôt.[5]

b) La séquence d'unités ordonnées découpée dans la dimension temporelle de l'événement dont les constructions à l'étude signalent le début doit se prêter à un *parcours* effectué sur la séquence par le sujet du verbe *commencer*. Or, tout comme il y avait incompatibilité entre les notions de 'séquence' et de 'ponctualité', il y a incompatibilité entre les notions de 'parcours' et d''état'. L'idée d'un parcours suppose une progression que l'idée d'un état semble préclure. En outre, tout comme la ponctualité d'un verbe dit ponctuel peut être contextuellement suspendue, le caractère statique d'un verbe dit d'état peut être relativisé si l'état en question ne

[5] Une approche plus subversive consisterait à faire remarquer qu'en vertu de la 'thèse de l'unidirectionnalité', très répandue de nos jours parmi ceux qui se réclament de la linguistique cognitive de George Lakoff et de Ronald W. Langacker, mais en fait bien plus ancienne (De Mulder, 2002: 232), la piste métaphorique . . . n'est pas métaphorique.

https://doi.org/10.1017/S0959269504001620 Published online by Cambridge University Press

s'oppose pas à la possibilité d'un retour en arrière. La rigidité constatée dans le cas des objets directs dits ponctuels se maintient dans celui des objets directs qui renvoient à un état. Une fois de plus, on a donc des contrastes d'acceptabilité, illustrés dans (16) et (17) ci-dessous:

(16) Je commençais à connaître un nombre croissant de collègues.
(17) *Je commençais la connaissance d'un nombre croissant de collègues.

Sinon, l'idée d'un parcours ne pose aucun problème dans une perspective temporelle, où le parcours lui-même suivra par définition l'ordre dans lequel les unités ordonnées sont disposées. '*Commencer à* + infinitif' et '*commencer* + objet procédural' renvoient à la première étape d'un parcours temporel et sont intrinsèquement orientés ou dynamiques.

On notera que l'idée d'un 'parcours temporel' est d'ordre métaphorique. Il s'agit pour ainsi dire d'une métaphore au sein de la piste métaphorique, dont la perspective est diamétralement opposée à celle qu'adopte la piste métaphorique elle-même: on a affaire à une instance de la métaphore générale conventionnelle LE TEMPS, C'EST L'ESPACE, et plus en particulier du sous-type LE TEMPS EST STATIONNAIRE ET NOUS NOUS DÉPLAÇONS À TRAVERS LUI. Dans une perspective spatiale ('*commencer* + objet non procédural'), par contre, il n'y a pas de métaphore autre que la piste métaphorique elle-même. L'idée d'un parcours implique que le sujet effectue une espèce de trajet sur la dimension spatiale pertinente de l'objet non procédural. Il n'est pas superflu de noter que dans certains cas, peut-être peu fréquents mais tout de même très réels, le parcours se fera *sans égard* à l'ordre des unités spatiales ordonnées. Imaginons un peintre qui 'commence une chambre'. Même dans le cas des consignes les plus simples (une seule couleur, une seule couche), ce peintre, s'il connaît son métier, ne se tournera vers les surfaces plus vastes qu'après s'être occupé des extrémités, des recoins et des rebords près du sol, du plafond, des fenêtres etc. Toujours est-il que la chambre elle-même se présente comme une séquence d'unités spatiales ordonnées. Autre exemple: l'auteur de ces lignes a bel et bien commencé le livre de Kleiber, mais il n'en a lu jusqu'ici que les deux derniers chapitres (et des extraits dispersés ailleurs). Les romans et genres apparentés, bien sûr, doivent se lire d'un bout à l'autre, mais ce n'est pas toujours indispensable dans le cas d'ouvrages d'un type différent. Tous les livres se présentent comme des successions d'unités spatiales susceptibles d'être parcourues, et on peut donc les commencer, mais le parcours ne doit pas être conforme à la succession 'logique' des pages ou des chapitres.

c) Un parcours d'ordre temporel s'effectue par définition sur un événement exprimé à l'aide d'un infinitif ou bien d'un objet procédural. Toute coréférence avec le sujet du verbe *commencer* est ainsi exclue, puisque ce sujet est une entité – ou bien, dans le cas des verbes impersonnels, un élément postiche. Un parcours d'ordre spatial, par contre, s'effectue par définition sur une entité exprimée à l'aide d'un objet non procédural. La coréférence avec le sujet du verbe *commencer*, théoriquement concevable puisque le sujet et l'objet sont l'un et l'autre des entités,

https://doi.org/10.1017/S0959269504001620 Published online by Cambridge University Press

demeure impossible, et c'est ainsi qu'il faut ou qu'on pourrait expliquer, semble-t-il, l'impossibilité de (18) et (19) ci-dessous.

(18) *La rouille commence le fer de la balustrade.
(19) *La pierre commence le bois.

De ces deux énoncés, seul le premier a quelque chance d'être interprétable – sans pour autant être acceptable. Il faut qu'il y ait un infinitif: la rouille commence à *manger* le fer de la balustrade. Il est impossible de dire quoi que ce soit d'analogue au sujet de la pierre, mais le processus envisagé est tout à fait semblable: tout comme la rouille n'est au fond que du fer qui se transforme, la pierre (ou du moins cette pierre particulière) est le résultat de la pétrification progressive du bois. Ce sont des cas de coréférence 'escamotée'.

d) L'utilisation de '*commencer à* + infinitif' est réservée aux instances où l'événement exprimé par l'infinitif est créé. La première étape du parcours temporel est une étape de création, à savoir la *création, ex nihilo, de la partie initiale*. En disant que *Jean commence à lire*, j'implique qu'avant de commencer à lire il ne lisait pas, et je m'attends à ce qu'il poursuive sa lecture après. Dans le cas de '*commencer* + objet (procédural ou non)', il y a deux possibilités.[6] Limitons-nous d'abord aux objets non procéduraux. Les entités peuvent être nouvellement créées, comme les événements, ou bien être préexistantes, et subir des altérations. Dans le premier cas, on peut parler de la création d'une partie initiale *de* l'entité (création proprement dite), alors que dans le second cas il s'agit de la création d'une partie initiale *sur* l'entité (altération d'une entité existante). S'il est impossible de dire que *Véronique a commencé sa chambre* quand allusion est faite à sa traversée de la chambre (la construction avec infinitif est évidemment acceptable), c'est qu'en traversant une chambre, on ne la crée pas, et on ne l'altère pas non plus.[7]

La tournure *commencer un livre* permet d'apporter d'autres précisions. Contrairement aux apparences, elle est compatible avec les deux espèces de création: elle peut renvoyer soit à un début d'écriture, lors duquel un livre est créé, soit à un début de lecture, lors duquel un livre existant est altéré. On se demandera sans doute comment un livre est altéré juste en faisant l'objet d'une lecture.[8] Kleiber avance l'hypothèse que ce qui est altéré, tout au long de la lecture, c'est d'une part

[6] Il y en a trois, si on inclut la possibilité de la création, non pas d'une partie initiale, mais de l'ensemble. C'est le genre de création qu'on semble avoir dans des phrases du type *Le cimetière qu'ils ont commencé l'an passé est déjà plein* (Frath, 2002: 170). Puisque le cimetière existait dans sa totalité dès qu'on y a enterré le premier mort, et que Frath signale qu'il est difficile de suppléer un infinitif non exprimé ('remplir? construire?'), il faut peut-être opter pour une autre analyse, qui rapprocherait le verbe *commencer* de verbes tels que, par exemple, *ouvrir* ou *inaugurer*, plutôt que d'y voir un verbe aspectuel.

[7] Kleiber (1999: 205) s'exprime à ce sujet d'une façon assez curieuse: 'on ne saurait avoir *commencer la chambre* pour marquer que le début de la longueur de la chambre a été franchi, parce que (. . .) la partie de la chambre déjà franchie au moment t de *commencer* n'est pas différente de la partie qui reste à franchir'. Une drôle de chambre, à notre avis . . .

[8] Kleiber (1999: 206) fait au sujet du livre que l'on commence (à lire) une remarque analogue à celle de la chambre que l'on commence (à franchir): "la partie déjà lue – dit-il – semble

https://doi.org/10.1017/S0959269504001620 Published online by Cambridge University Press

la hauteur de la pile de pages non encore lues (hauteur en diminution), et d'autre part la hauteur de la pile de pages déjà lues (hauteur en augmentation). L'hypothèse paraît peut-être un peu farfelue (Frath, 2002: 172 parle d'une 'interprétation [qui] est de toute évidence contre-intuitive'), mais il convient de se méfier des apparences et de la soumettre à un examen plus sérieux. Kleiber note que le verbe *lire* ne peut vraiment rester inexprimé que s'il y a un nombre considérable de pages soumises à la lecture. On peut commencer *à lire* n'importe quoi (pourvu que ce soit quelque chose de lisible), mais on ne commence pas vraiment une ligne, une phrase, une page, un dépliant, une brochure, un catalogue (au sens de 'lire une ligne, une phrase, une page', etc.). Par contre, on peut très bien commencer un chapitre, une histoire, une nouvelle, un livre. Nous compléterons l'exposé de Kleiber en rappelant que les deux plans (temporel et spatial) doivent être conçus comme des plans prototypiques, et que certains écarts sont permis. Les deux piles de pages ne doivent pas être réelles: elles ne le sont pas dans le cas d'une lecture non prototypique, qui sélectionne des chapitres ou des extraits plutôt que de procéder d'un bout à l'autre. Par ailleurs, le cas des dictionnaires, des magazines et des journaux est différent: ici, il est normal de ne pas lire d'un bout à l'autre, mais de 'revenir en arrière, sauter des pages' (Kleiber, 1999a: 207). Faire appel au prototype de deux piles de pages qui changent de hauteur ne paraît pas très approprié, d'où l'étrangeté, hors contexte, de tournures du type *commencer le dictionnaire*, *le journal*, *le magazine* [interprétation 'lire']. Dans son propre traitement, Kleiber (*ibid.*) fait allusion à l'absence d'un 'parcours obligé de lecture qui mènerait du début à la fin'. Nous avons vu plus haut que ce parcours est typique de la construction infinitive, mais pas de la construction avec objet direct (cf. le cas du peintre qui commence une chambre).

Passons maintenant aux objets directs d'ordre procédural. Peu d'exemples ont intrigué autant que (20) les auteurs qui sont intervenus dans les discussions rapportées dans cette étude. (21), emprunté à Jayez (1996), ne paraît guère mieux.

(20) *L'auditoire a commencé la symphonie.
[interprétation 'écouter']

(21) *L'ordinateur commence le programme.
[interprétation 'exécuter']

On ne rappellera pas ici les solutions qui ont été proposées pour rendre compte de l'inacceptabilité de (20); il suffira de montrer que la piste métaphorique y arrive sans problèmes.[9] Les symphonies sont des événements, au sens linguistique (il y a un avant et un après, et elles possèdent une durée intrinsèque). Comme tous les objets, mais contrairement aux événements exprimés à l'aide d'un verbe, les objets

identique à la partie qui reste à lire". L'auteur de ces lignes préfère les livres qui sont moins répétitifs que celui-là.

[9] Signalons toutefois, avec Daladier (2000: 77), que (20) se laisse interpréter de plusieurs façons précédemment ignorées: 'Pour ma part (écrit-elle), il me semble que cet énoncé pourrait être interprété comme: "l'auditoire a commencé à fredonner, chanter, chantonner, siffler, siffloter, battre le rythme de la symphonie" ou avec tout autre verbe pouvant être vraisemblablement inséré sur le couple d'arguments: (*auditoire*, *symphonie*)'.

https://doi.org/10.1017/S0959269504001620 Published online by Cambridge University Press

procéduraux, de par leur nature nominale (et donc plus substantive), permettent d'envisager une création de partie initiale *de* l'événement (création proprement dite) ou bien *sur* l'événement (altération). Or, l'écoute ne crée pas la symphonie: le compositeur s'en est déjà chargé (ou bien, à la limite, le chef d'orchestre, si allusion est faite à une instance de la symphonie plutôt qu'à la partiture).[10] L'écoute n'altère pas non plus la symphonie: la partie déjà écoutée n'a pas été altérée du simple fait d'avoir été écoutée. Dans le cas de (21), le raisonnement est analogue.

e) Les événements ont une dimension temporelle *bornée* ou *non bornée*. Les deux types ont un statut égalitaire: il y a deux prototypes, l'un et l'autre admis par '*commencer à* + infinitif' et par '*commencer* + objet procédural'. Les entités, quant à elles, se situent dans l'espace et ont des dimensions prototypiquement bornées. Il n'y a donc qu'un seul prototype, lequel est admis dans les constructions du type '*commencer* + objet non procédural', pourvu que l'événement non exprimé dans lequel l'objet direct est impliqué soit lui aussi borné. Ce n'est pas le cas dans l'exemple (22):

(22) *Jean-Luc a commencé un dictionnaire.
[interprétation 'consulter']

Les objets directs qui renvoient soit à un nombre indéterminé d'entités comptables envisagées simultanément, soit à une quantité indéterminée d'une entité non comptable, manquent eux-mêmes des bornes précises et sont dès lors inadmissibles:

(23) *Marie-Odile a commencé des livres.
(24) *Pierre-Yves a commencé du fromage.

On pourrait peut-être légitimer de façon analogue le caractère douteux de l'exemple suivant de Jayez (1996):

(25) ??Le professeur a commencé son hypothèse il y a 30 ans.
[interprétation 'élaborer']

Les hypothèses, les théories, les idéologies etc. sont corroborées, révisées, abandonnées. Elles ne sont jamais 'achevées' et manquent par définition des contours précis. L'exemple (26), d'autre part, nous a été suggéré par Pierre Larrivée. L'expression *commencer des livres* y est acceptable grâce à une contextualisation appropriée. (27) semble être bien formé aussi.

(26) Marie-Odile commence toujours des livres, mais elle ne les finit jamais.
(27) Toi, tu veux tout le temps commencer du fromage; est-ce que tu ne peux pas faire comme tout le monde, et manger ce qu'on sert?

On a l'impression que les objets directs non procéduraux munis soit d'un article indéfini pluriel, soit d'un article partitif, sont suffisamment proches du prototype pour être admissibles, à condition toutefois qu'ils renvoient à un nombre indéterminé d'entités comptables (cas des indéfinis pluriels) ou à une quantité

[10] Frath (2002: 170) signale que la phrase *Le chef d'orchestre commence la symphonie* 'ne passe pas très bien la rampe'. Il a sans doute raison: on pourrait effectivement faire valoir que, strictement parlant, seul le compositeur a droit au statut de créateur de la symphonie.

https://doi.org/10.1017/S0959269504001620 Published online by Cambridge University Press

indéterminée d'une entité non comptable (cas des partitifs) intervenant *à plusieurs reprises* dans un événement non exprimé que le *contexte* identifie comme étant itératif. Les occurrences individuelles de l'événement concernent, semble-t-il, des spécimens précis plutôt qu'un nombre ou une quantité indéterminés:

(28) Marie-Odile a encore commencé un livre. Je voudrais bien savoir si, cette fois-ci, elle compte le finir.
(29) Tu veux encore commencer le fromage? Eh bien, moi, je te dis que non. Tu feras comme tout le monde, tu m'entends?

f) Les parcours temporel et spatial doivent normalement et prototypiquement engager la totalité de la dimension pertinente. C'est automatique dans le cas des événements. (30) et (31) sont parfaits:

(30) Paul a commencé à barricader la chambre.
(31) La nicotine a commencé à empoisonner les poumons de mon mari.

L'engagement total de la dimension pertinente est moins automatique dans le cas des entités. (32) est nettement moins bon que (30), tandis que (33) est carrément inacceptable:

(32) ?Paul a commencé la chambre.
[interprétation 'barricader']
(33) *La nicotine a commencé les poumons de mon mari.

La chambre est barricadée bien avant que sa longueur ou largeur ou hauteur totales soient engagées. Il suffit toutefois de changer le sujet de la phrase (par exemple *Paul* > *Le barricadeur*) pour l'améliorer. Les poumons du mari du locuteur sont empoisonnés dès que la nicotine y pénètre, bien avant qu'elle n'ait envahi la totalité des poumons.

4 IMPLICATIONS POUR LA DESCRIPTION DU VERBE ASPECTUEL *COMMENCER*

Des diverses contraintes qui viennent d'être identifiées, il n'y en a que deux que la description publiée en 1993 ne laisse pas entièrement à l'ombre. Elle ne leur rend pas justice non plus, ce qui est grave – nettement moins grave, toutefois, que le silence étourdissant qu'elle observe quant aux autres. On conviendra du fait que c'est une évaluation très sévère, mais sans doute aussi assez juste, d'une description qui se voulait exhaustive, mais qui était loin de l'être.

Les deux contraintes reconnues mais sous-estimées sont celles de la ponctualité et de la staticité. Elles avaient été relevées assez souvent dans la littérature pour qu'il soit impossible de les passer sous silence au moment de l'explicitation du sens du verbe *commencer* en MSN (contrairement aux contraintes pesant sur l'objet direct, procédural ou non procédural, dont l'existence venait seulement d'être entrevue). Sauf erreur, l'impossibilité d'un objet direct exprimant un événement ponctuel ou bien un état n'a jamais été signalée.

Plus, semble-t-il, que d'autres approches, la piste métaphorique, particulièrement dans la version 'éclairée et enrichie' qui vient d'être présentée, permet de rendre

https://doi.org/10.1017/S0959269504001620 Published online by Cambridge University Press

compte de la multiplicité des contraintes qui pèsent sur les constructions à objet direct non procédural (*commencer un livre*). Elle permet en outre de mieux comprendre le fonctionnement des constructions à objet procédural (*commencer la lecture*). Il importe d'examiner s'il y a également des répercussions pour la description wierzbickienne de la construction '*commencer à* + infinitif' dont la révision a été entamée dans le deuxième volet.

Concrètement parlant, la question qui se pose est la suivante: y a-t-il des propriétés, reconnues ni dans la description de Peeters (1993b) ni dans sa révision, qui ont été mises en évidence dans ce qui précède? Il semble que non. Nous avons fait valoir, par exemple, que le verbe *commencer* découpe dans la dimension, temporelle ou spatiale, de l'infinitif ou de l'objet direct une *séquence d'unités ordonnées* (première propriété). La formule sémantique dans (12) fait allusion à cette séquence en parlant de ce qui est le cas 'maintenant', aussi bien de ce qu'on ne peut pas savoir mais de ce qu'on peut penser 'maintenant' au sujet de ce qui sera le cas 'après maintenant'.

Par ailleurs, nous avons rappelé que les unités ordonnées de la séquence temporelle ou spatiale découpée par le verbe *commencer* doivent être susceptibles d'être parcourues. Puisque le parcours d'une séquence spatiale se prête dans certains cas à une plus grande flexibilité que celui d'une séquence temporelle, on conçoit aisément que la deuxième propriété du verbe *commencer* est elle aussi sans conséquence pour la description révisée de la construction avec infinitif. Dernier exemple: alors que la première étape du parcours *temporel* que découpe le verbe *commencer* est une étape de création, celle du parcours *spatial* est soit une étape de création, soit une étape d'altération. Il y a de nouveau plus de flexibilité du côté spatial que du côté temporel, et il n'y a pas de conséquences pour la description de la construction avec infinitif. En revanche, il est peut-être nécessaire d'adopter deux formules distinctes pour les constructions du type '*commencer à* + infinitif', selon qu'il y a, après l'infinitif, un objet direct ou non. Je m'explique.

En vertu de la *troisième* des six propriétés énumérées dans le volet précédent, la coréférence du sujet et de l'objet direct du verbe *commencer* dans les constructions du type '*commencer* + objet direct' est impossible. Or, cela n'est explicitement marqué ni dans la formule originale reproduite dans (1) ni dans la révision proposée dans (12). C'est que l'objet direct lui-même n'y figure pas de façon explicite. La formule originale était cependant censée convenir aussi bien aux constructions atypiques du type '*commencer* + objet direct' qu'aux constructions prototypiques du type '*commencer à* + infinitif'. Puisqu'aucune des modifications apportées jusqu'ici n'avait pour but de réduire le domaine d'application de la formule originale, on s'attend à ce que celui de la formule révisée soit identique. Or, celle-ci permet d'expliciter sans la moindre difficulté les énoncés *Fabrice commence à raser Guillaume* et *Fabrice commence à se raser*:

(34) *(au moment t,) Fabrice commence à raser Guillaume* =
avant t, Fabrice ne rasait pas Guillaume
à t, Fabrice rase Guillaume
on ne peut pas savoir que Fabrice rasera Guillaume après t
on peut penser que Fabrice rasera Guillaume après t

https://doi.org/10.1017/S0959269504001620 Published online by Cambridge University Press

(35) *(au moment t,) Fabrice commence à se raser* =
avant t, Fabrice ne se rasait pas
à t, Fabrice se rase
on ne peut pas savoir que Fabrice se rasera après t
on peut penser que Fabrice se rasera après t

Alors qu'il n'y a pas de coréférence entre le sujet du verbe *commencer* et l'objet direct du verbe *raser* dans (34), il y a, bien entendu, coréférence entre *Fabrice* et *se* dans (35). Admettons maintenant que Fabrice est raseur de profession. Le premier de nos deux énoncés peut être formulé différemment, avec un infinitif à suppléer (*Fabrice commence Guillaume*, ou bien, de façon plus explicite, *Fabrice, raseur professionnel, commence Guillaume*). Le deuxième, toutefois, ne s'y prête pas (**Fabrice se commence*; **Fabrice, raseur professionnel, se commence*), et il y a lieu de croire que la coréférence du raseur et du rasé y est pour quelque chose. Le postulat relatif au domaine d'application de la formule ne saurait être correct car, au niveau de l'explicitation donnée dans (34), rien ne change. Il est évident que toute hypothèse qui permette explicitement, comme si de rien n'était, d'attribuer un sens à une construction inacceptable est à rejeter.

Que faut-il conclure de tout cela? Peut-être, ainsi que nous l'avons indiqué, qu'il est nécessaire, pour les constructions du type '*commencer à* + infinitif', de prévoir deux formules sémantiques plutôt qu'une seule. Une première formule rendra compte des constructions à infinitif facultatif (*Fabrice commence à raser Guillaume*/ *Fabrice commence Guillaume*), une deuxième des constructions à infinitif obligatoire (cas des verbes réfléchis ou réciproques: *Fabrice commence à se raser*). On aura donc:

(36) *au moment t, X commence (à zinfer) Y* =
avant t, X ne zinfait pas Y
à t, X zinfe Y
on ne peut pas savoir que X zinfera Y après t
on peut penser que X zinfera Y après t

(37) *au moment t, X commence à se Z* =
avant t, X ne se zinfait pas
à t, X se zinfe
on ne peut pas savoir que X se zinfera après t
on peut penser que X se zinfera après t

On voit immédiatement ce que la thèse d'un dédoublement a d'incongru: puisque le sens du verbe *commencer* ne change pas d'une formule à l'autre (il n'y a que la nature de l'objet direct qui soit différente), le dédoublement est entièrement arbitraire. En outre, cette approche ignore les constructions à sujet animé et sans infinitif ni objet direct, du type *X commence (à Z)*, qu'exemplifie un énoncé tel que (38):

(38) Fabrice, raseur professionnel, commence à neuf heures précises.

Pour ces constructions-là, il faudrait une troisième formule, exprimant une fois de plus le même contenu, mais en l'absence d'un objet direct. Le recours à une

https://doi.org/10.1017/S0959269504001620 Published online by Cambridge University Press

tripartition – faut-il le dire? – est plus arbitraire et plus invraisemblable encore que le dédoublement décrit plus haut.

Heureusement, il se présente une deuxième possibilité: à savoir, celle de renoncer à l'hypothèse en vertu de laquelle la formule sémantique (12) s'applique dans le cas des constructions à objet direct. Hormis une formule *unique* pour les constructions du type *X commence* et *X commence à (se) zinfer*, il faudra prévoir deux formules sémantiques supplémentaires pour les constructions du type '*commencer* + objet direct'. La meilleure approche est probablement de distinguer entre les objets directs altérés (qui sont par définition non procéduraux) et les objets directs créés *ex nihilo* (qui sont procéduraux ou non procéduraux):

(39) *au moment t, X commence Y* [objet direct altéré] =
Y a des parties
à t, X fait quelque chose (X zinfe)
à cause de cela, quelque chose arrive à certaines parties de Y
cette chose n'arrive pas à toutes les parties de Y en même temps
cette chose n'arrivait pas à Y avant t (X ne zinfait pas avant t)
on ne peut pas savoir que cette chose arrivera à Y après t
(que X zinfera après t)
on peut penser que cette chose arrivera à Y après t (que X zinfera après t)

(40) *au moment t, X commence Y* [objet direct créé *ex nihilo*] =
Y arrive parce que X fait quelque chose (X zinfe)
avant t, X ne zinfait pas
à t, X zinfe
on ne peut pas savoir que X zinfera après t
on peut penser que X zinfera après t

En principe, ces nouvelles formules devraient permettre (peut-être au prix de quelques modifications supplémentaires; cf. note 4) de rendre compte, en MSN, des diverses autres contraintes qui ont été signalées dans ce qui précède, et dont nous n'avons envisagé qu'une seule, à savoir celle qu'avait révélé la troisième des six propriétés du verbe *commencer* juxtaposées dans notre présentation de la piste métaphorique. Il y a là, sans aucun doute, assez de matière pour un autre exposé.

5 CONCLUSION

De la présentation qui précède se dégagent deux conclusions. La première, c'est qu'il est possible, en exploitant le principe de la métonymie intégrée, d'éviter le recours à des expédients tels que $Z_{n.abstr}$, si dans l'en-tête on n'a qu'un Z_{inf} (que, pour des raisons de lisibilité, on remplacera par ailleurs par le néologisme *zinfer*). L'autre de nos deux conclusions, c'est que l'adoption de l'hypothèse selon laquelle trois formules sémantiques wierzbickiennes suffisent à rendre compte de huit constructions différentes était une erreur. Dans le cadre d'une telle hypothèse, le postulat d'un infinitif à suppléer implique, d'une façon entièrement injustifiable, que, dans n'importe quel contexte du type '*commencer* + objet direct', n'importe

https://doi.org/10.1017/S0959269504001620 Published online by Cambridge University Press

quel infinitif peut être laissé inexprimé, pourvu que le sens global du message soit clair.

Trois formules pour un total de huit constructions: j'aurais dû me méfier – d'autant plus que les constructions à objet direct sont de deux types très différents, non seulement selon que l'objet est procédural ou non, mais aussi selon qu'il est altéré par le commencement ou bien nouvellement créé. De toute évidence, il faut des formules distinctes pour les constructions du type '*commencer* + objet direct'. Plutôt que de nous amener à modifier une formule sémantique qu'il a fallu réviser pour d'autres raisons (notamment les progrès réalisés dans le domaine de la MSN), la piste métaphorique a conduit: 1) à abandonner une hypothèse dont la naïveté est franchement étonnante; 2) à réduire la portée de la formule sémantique correspondant aux constructions du type '*commencer à* + infinitif'; et 3) à affirmer la nécessité d'autres formules sémantiques pour les constructions à objet direct.

Author's address:
Bert Peeters
School of English, Journalism & European Languages
University of Tasmania
Private Bag 82
Hobart TAS 7001
Australia
e-mail: Bert.Peeters@utas.edu.au

RÉFÉRENCES

Daladier, A. (2000). Une nouvelle syntaxe pour une sémantique constructive du français. *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 7: 59–104.

De Mulder, W. (2002). Grammaticalisation, métaphore et métonymie. Le cas d'*aller*. *Verbum*, 24: 229–46.

Frath, P. (2002). Etude du verbe 'commencer' en contexte. *Journal of French Language Studies*, 12: 169–79.

Gardies, J.-L. (1981). Eléments pour une grammaire pure de l'aspect. *Modèles Linguistiques*, 3: 112–34.

Goddard, C. et Wierzbicka, A., (dir.) (1994). *Semantic and Lexical Universals. Theory and Empirical Findings*. Amsterdam: John Benjamins.

Goddard, C. et Wierzbicka, A., (dir.) (2002). *Meaning and Universal Grammar. Theory and Empirical Findings*. Deux volumes. Amsterdam: John Benjamins.

Jayez, J. (1996). Référence et aspectualité. Le problème des verbes dits 'aspectuels'. *Cahiers de Linguistique Française*, 18: 275–98.

Kleiber, G. (1994). *Nominales. Essais de sémantique référentielle*. Paris: Colin.

Kleiber, G. (1995). Polysémie, transferts de sens et métonymie intégrée. *Folia Linguistica*, 29: 105–32.

Kleiber, G. (1997). Prédicat et coercion. Le cas de *commencer*. *Sémiotiques*, 13: 177–97. Version révisée dans Kleiber (1999).

Kleiber, G. (1998a). Prédicat, cognition et zones actives. A propos de *commencer*. *Modèles Linguistiques*, 37: 159–81. Version révisée dans Kleiber (1999).

https://doi.org/10.1017/S0959269504001620 Published online by Cambridge University Press

Kleiber, G. (1998b). Comment peut-on 'commencer un livre'? Dans: M. Forsgren, K. Jonasson et H. Kronning (dir.), *Prédication, assertion, information*. Uppsala: Acta Universitatis Upsaliensis, pp. 255–64. Version révisée dans Kleiber (1999).
Kleiber, G. (1999a). *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*. Villeneuve d'Ascq: Presses Universitaires du Septentrion.
Kleiber, G. (1999b). Les proverbes antinomiques. Une grosse pierre 'logique' dans le jardin toujours 'universel' des proverbes. *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 94 (1): 185–208.
Lakoff, G. et Johnson, M. (1985). *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Paris: Minuit.
Nef, F. (1980). Les verbes aspectuels du français. Remarques sémantiques et esquisse d'un traitement formel. *Semantikos*, 4(1): 11–46.
Peeters, B. (dir.). (1993a). *Les primitifs sémantiques. Langue Française*, 98.
Peeters, B. (1993b). *Commencer* et *se mettre à*. Une description axiologico-conceptuelle. *Langue Française*, 98: 24–47.
Peeters, B. (1998). Déconceptualisation et saillance. Le principe de métonymie intégrée revisité. *Zeitschrift für Französische Sprache und Literatur*, 108: 113–27.
Peeters, B. (2002a). Les constructions du type *commencer un livre*. Etat de la question et nouvelles perspectives. Dans: D. Lagorgette et P. Larrivée (dir.), *Représentations du sens linguistique*. Munich: Lincom Europa, pp. 167–86.
Peeters, B. (2002b). La *métalangue sémantique naturelle au service de l'étude du transculturel. Travaux de Linguistique*, 45: 83–101.
Peeters, B. (dir.). (à paraître). *Semantic Primitives and Universal Grammar. Empirical Findings from the Romance Languages*. Amsterdam: John Benjamins.
Verbert, C. (1979). Description sémantico-syntaxique de *commencer. Travaux de Linguistique*, 6: 57–81.
Verbert, C. (1980). La place de 'commencer à + infinitif' dans la classe des auxiliaires. *Antwerp Papers in Linguistics*, 20.
Verbert, C. (1985). Commencer à lire un livre/commencer un livre. *Linguistics in Belgium*, 6: 192–8.
Wierzbicka, A. (1996). *Semantics, Primes and Universals*. Oxford: Oxford University Press.

APPENDICE: LE LEXIQUE DE LA MSN FRANÇAISE (CF. PEETERS À PARAÎTRE)

Substantifs:	JE, TU, QUELQU'UN, QUELQUE CHOSE, GENS, CORPS
Déterminants:	CE, LE MÊME, AUTRE
Quantificateurs:	UN, DEUX, QUELQUES, BEAUCOUP, TOUT
Evaluateurs:	BON, MAUVAIS
Descripteurs:	GRAND, PETIT
Prédicats mentaux:	SAVOIR, PENSER, VOULOIR, RESSENTIR, ENTENDRE, VOIR
Discours:	DIRE, MOTS, VRAI
Actions, événements, mouvement:	FAIRE, ARRIVER, BOUGER
Existence et possession:	IL Y A, AVOIR

https://doi.org/10.1017/S0959269504001620 Published online by Cambridge University Press

Vie et mort:	VIVRE, MOURIR
Temps:	QUAND, MAINTENANT, AVANT, APRÈS, LONGTEMPS, PEU DE TEMPS, QUELQUE TEMPS, INSTANT
Espace:	OÙ, ICI, AU-DESSUS DE, SOUS, LOIN DE, PRÈS DE, CÔTÉ, DEDANS, TOUCHER
Concepts logiques:	NE . . . PAS, POUVOIR, PEUT-ÊTRE, PARCE QUE, SI
Intensificateur, augmentateur:	TRÈS, PLUS
Taxinomie, partonomie:	TYPE DE, PARTIE DE
Similarité:	COMME

https://doi.org/10.1017/S0959269504001620 Published online by Cambridge University Press